

## I ÉDITORIAL

Il est banal de dire que l'Orient est compliqué, comme si l'Occident était simple. Avez-vous déjà essayé d'expliquer à un oriental notre vie politique française ? Une situation est toujours compliquée pour celui qui ne prend pas les moyens de la connaître et, dans une certaine mesure, de l'aimer. Toute l'action de l'Œuvre d'Orient est issue de ce désir d'amitié pour nos frères d'Orient, et par conséquent le désir de les connaître et de les aider dans leur mission. L'amitié pour les chrétiens d'Orient entraîne de partager leur attachement à leur terre, cette terre de soleil et parfois de froid, de montagne et de vallée qu'il faut travailler durement pour en retirer de quoi faire vivre les siens, mais une terre où les communautés chrétiennes ont leur racine. Au nom de cette amitié nous ne tournons pas le dos à ceux qui décident de vivre chez nous, comme cela vous sera expliqué. Mais nous souhaitons avant tout aider ceux qui veulent rester à pouvoir le faire.

Cela suppose un préalable qui est loin d'être acquis : la tradition chrétienne n'a jamais demandé aux fidèles d'être candidats au martyre. « Si quelqu'un ne vous écoute pas, secouez la poussière de vos sandales et quittez la ville ». Si donc nous croyons que nous pouvons et devons agir, avec l'aide de nos donateurs, c'est parce qu'il nous semble possible un avenir pour les chrétiens chez eux, au Moyen-Orient. Cette conviction est fondée sur une analyse sérieuse, qui a des composantes politiques, diplomatiques, religieuses, économiques, diplomatiques et exige de nous un contact étroit avec de nombreux spécialistes. Mais telle est notre conclusion et notre conviction : oui, un avenir est possible pour les chrétiens du Moyen-Orient, en dépit des souffrances qui sont les leurs.

Mais ce n'est pas acquis car de nombreux paramètres de l'avenir nous sont inconnus. Leur avenir est suspendu à certaines évolutions qui ne vont pas de soi mais qui dépendent d'actions résolues de la part de certaines instances internationales, nationales, et associatives. Parmi ces acteurs, l'Œuvre d'Orient est une composante, et il serait souhaitable de ne pas disperser inutilement nos forces. Leur maintien dans leurs propres pays dépend en partie de nous, de notre générosité, de notre solidarité, de notre mobilisation. À côté des dons, plus nécessaires que jamais, nous pouvons faire pression sur nos élus et sur nos médias pour souligner l'importance des chrétiens d'Orient aux yeux de la population française : à vos plumes !

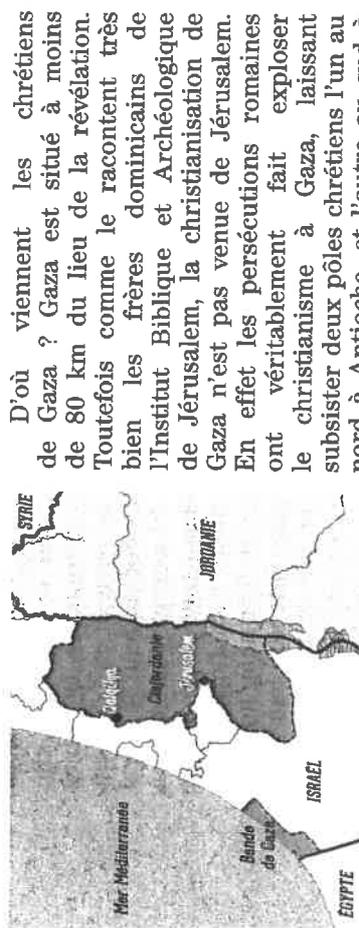
Mais il serait souhaitable, tout en donnant aux drames et injustices subis par nos frères l'écho nécessaire et les dénonciations qui s'imposent, de donner une image positive de la vie des communautés chrétiennes. Il y a des chrétiens qui partent mais il y en a beaucoup plus qui restent. Ils agissent, servent et prient dans leurs pays respectifs. Malgré les incertitudes, il y a des raisons de croire et d'espérer. La foi, la prière, les vocations, les œuvres d'enseignement et de santé, les universités catholiques, l'esprit de service, l'unité des familles sont autant de raisons de rendre gloire à Dieu.

L'Œuvre d'Orient agit donc résolument. Elle envoie comme elle l'a toujours fait, de nombreux jeunes volontaires en Orient, avec l'encadrement et les précautions qui s'imposent. Mais cela est loin de suffire. Il faut écouter et soutenir les projets des chrétiens d'Orient eux-mêmes, car c'est eux qui peuvent le mieux décider de ce dont ils ont besoin. L'Œuvre soutient ainsi, grâce à vous, plus de 1200 projets qui nous sont présentés ; chaque projet est étudié, discuté, réfléchi en concertation avec les responsables locaux. Nous nous rendons sur place parfois avec des laïcs bénévoles qui nous partagent leur compétence, afin d'évaluer l'avancée et l'enjeu des actions entreprises. Certaines actions engagées dans la reconstruction en Syrie et en Irak sont un véritable défi tant l'urgence est grande pour soutenir le moral de nos frères. Ces écoutes au plus près du terrain permettent à l'Œuvre d'Orient de s'inscrire dans un réseau sans doute unique au monde d'amitié avec les Églises orientales catholiques. Cela crée un véritable devoir non pas de parler en leur nom, nous ne sommes pas leur porte parole, mais de faire entendre leur voix, en particulier celle des patriarches, pour que la communauté internationale leur apporte d'abord le respect et ensuite le soutien, y compris dans l'Église latine. Cela rend notre action plus complexe et plus diversifiée, mais la priorité est toujours le terrain, ce qui s'y joue, ce qui est signe d'espérance et de confiance pour nos frères.

Mgr Pascal GOLLNISCH

## II HISTOIRE DES CHRÉTIENS DE GAZA (1<sup>ère</sup> partie)

Dans l'imaginaire occidental Gaza se limite trop souvent à évoquer la misère, la violence et le « péril islamique » puisque ce minuscule territoire est administré depuis plus de dix ans par un parti à référence religieuse. Et Gaza ne peut se réclamer d'une histoire flamboyante. Ne dit-on pas qu'il ne s'y est rien passé depuis les croisades ? C'est à peine si l'on évoque le bref passage qui aurait fait la Sainte-Famille. Pourtant plus qu'aucune autre peut-être en terre musulmane, Gaza peut se prévaloir d'une communauté chrétienne que personne ne connaît, dont personne ne parle, si ce n'est pour insinuer qu'elle semblerait attendre l'exil, la conversion forcée ou la mort au fond de caves où elle se retirerait pour prier. Bien sûr les chrétiens ne sont pas très nombreux à Gaza. Quelques milliers au maximum. Mais ils ont des choses à dire, et même des leçons à nous donner. Et l'histoire des chrétiens de Gaza, même si elle ne se matérialise pas par une communauté numériquement importante, laisse des traces dans la mentalité de tous les habitants du territoire.



D'où viennent les chrétiens de Gaza ? Gaza est situé à moins de 80 km du lieu de la révélation. Toutefois comme le racontent très bien les frères dominicains de l'Institut Biblique et Archéologique de Jérusalem, la christianisation de Gaza n'est pas venue de Jérusalem. En effet les persécutions romaines ont véritablement fait exploser le christianisme à Gaza, laissant subsister deux pôles chrétiens l'un au nord à Antioche, et l'autre au sud à Alexandrie en Égypte. Et c'est par Alexandrie que s'est effectuée la rechristianisation de Gaza au troisième et au quatrième siècle. Le christianisme a suivi la route de l'importation du vin à partir de l'Égypte. C'est en effet le port de Gaza, Mayoumas, qui a constitué le premier noyau des adeptes. Aucun texte ne nous est parvenu concernant le premier siècle. Par contre, les sources apparaissent ensuite avec notamment la vie d'Hilarion l'un des tous premiers « Pères du désert ». Hilarion est né vers 290 à quelques kilomètres de Gaza et, né païen, fut l'élève de Saint-Antoine. De retour à Gaza il se retire dans une cabane qui deviendra sans doute plus tard une chapelle et sur laquelle sera bâtie par la suite un monastère. La vie d'Hilarion a été contée par son élève et contemporain Saint Jérôme. Il s'agit d'un récit historiographique hagiographique

enrubanné comme l'étaient tous les récits de cette époque. Il est difficile d'y retrouver des éléments historiquement vérifiables. D'autant que, comme le rappelle avec malice le père Jean-Baptiste Humbert, le récit de la vie d'Hilarion « ne serait pas aujourd'hui en odeur de sainteté ». En effet à la fin de sa vie Hilarion, qui a vécu 80 ans, fait un long périple autour de la Méditerranée. Sans doute à la suite d'un conflit ? Et, raconte Saint Jérôme, effectue toute une série de miracles, guérissant des malades, ressuscitant les morts, repoussant des pirates en Méditerranée, éliminant un dragon qui terrorisait la ville d'Epidaure. Il meurt Chypre où les croisés ne manqueraient pas d'élever une basilique à sa mémoire. Mais, comme le rappelle Jean-Michel de Tarragon, si la vie d'Hilarion demeure mystérieuse, le résultat fut massif : trois basiliques construites successivement, une hostellerie, des bains, des magasins. Jean-Baptiste Humbert fouille et, sous le troisième niveau qui correspond à la toute première basilique, retrouve le tombeau de saint Hilarion avec l'inscription « à notre maître Hilarion ». Il s'agit là, au milieu de mosaïques somptueuses, d'un témoignage de certitude qu'une vie monastique très riche a duré ici plusieurs siècles.



Plus tard, au cinquième et sixième siècle, des textes beaucoup plus précis nous renseignent sur la vie des chrétiens de Gaza et leur place dans la société. En particulier plus de 800 lettres nous sont parvenues écrites par deux moines, Jean et Barsanuphe. Ceux-ci s'étaient retirés du monde, mais acceptaient néanmoins de recevoir des lettres et d'y répondre par écrit. Des lettres traduites en grec et en géorgien enfin très récemment en français par les moines de l'abbaye de Solesmes dans la Sarthe. Que nous disent-elles ? Bien entendu la plus grande partie du contenu de ces lettres correspond à des questions d'ordre théologique auxquelles les moines répondent avec une grande précision, témoignant de leur excellente connaissance des textes sacrés. Mais il est aussi des questions pratiques sur la vie courante. « Je suis marié et souhaiterais entrer dans les Ordres, que dois-je faire de ma femme ? » Et là les réponses n'ont de cesse de nous instruire, souvent de nous amuser. On voit bien que le patriarcat n'est pas le monopole de l'islam. C'était celui de la société tout entière de l'époque. D'autres lettres sont parvenues en particulier d'un certain Dorothee de Gaza. Un précurseur car, contrairement à ses prédécesseurs, il ne conçoit pas la vie monastique comme une

souffrance. Il se réveille tous les matins joyeux. Et, conception très actuelle, il plaide pour l'entretien du corps par l'éducation physique, aussi important pour lui que l'entretien de l'âme. Et Dorothee est aussi doué d'un certain sens de l'humour.

Toutes ces lettres nous peignent assez bien sûr la vie sociale de l'époque, avec une interpénétration du pouvoir temporel et du pouvoir spirituel, une véritable cogestion de la société par les religieux et les politiques. Mention doit être faite, parmi les grands schismes qui ont marqué l'histoire du christianisme, du concile de Chalcédoine en 451, résultant en principe d'une querelle théologique sur la nature purement divine ou à la fois divine et humaine du Christ. S'échappe alors du tronc primitif du christianisme, la branche monophysite non chalcédoienne à l'origine des branches syriaque arménienne et copte. Il semble bien que Gaza ait été un important refuge des monophysites. Et selon Catherine Salou, l'affaire prend une tournure quasi-insurrectionnelle. Le chalcédonien d'évêque de Jérusalem est chassé, et ne retrouvera ses fonctions que par la force deux ans plus tard. Et c'est Pierre l'Ibère de Gaza qui prend la tête des anti-chalcédoniens.

Au huitième siècle, à l'occasion de l'arrivée de l'islam, la tournure des événements n'est pas tragique. Les lieux de culte musulmans et chrétiens sont partagés. L'église Saint Porphyre, bâtie initialement au quatrième siècle, demeure réservée aux chrétiens. Et cette église est en activité permanente jusqu'aujourd'hui, la principale église de Gaza. Tandis que l'église Eudoxiana, bâtie en 407 par le sévère Porphyre avec l'appui de la sultane, passe aux musulmans. Cette église devient mosquée. Une mosquée qui deviendra cathédrale au passage des croisés qui l'agrandiront dans le style roman. C'est aujourd'hui dans cette église romane transformée à nouveau en mosquée que prient les musulmans, la principale mosquée de Gaza. Magnifique respect de la construction des hommes. Qu'on ne nous dise pas que l'arrivée de l'islam a constitué une sorte de déferlante musulmane et que les chrétiens de Gaza ont été alors martyrisés. Préservés par le Pacte Omarien, ils sont même restés majoritaires pendant cinq siècles après l'arrivée de l'islam c'est-à-dire jusqu'au choc des croisades.

Un récit des croisades qui reste encore instrumentalisé jusqu'aujourd'hui. J'en donne quelques exemples dans mon livre, encore que Gaza comme à l'accoutumée reste la grande oubliée. C'est toutefois sur ce territoire que se produit la dernière bataille perdue par les croisés dans le petit village de Beit Hanoun au nord de la Bande de Gaza, qui stoppe définitivement la croisade dite

« des barons ». Il est intéressant pendant cette période sanglante de lire les récits des voyageurs arabes qui mentionnent parfois Gaza au fil du texte et signalent, preuves à l'appui, l'harmonie sociale ambiante. Ils tressent même des louanges à certains chrétiens pour leurs dons aux pauvres. Il faut savoir en effet que les religions minoritaires font l'objet d'une protection spéciale et jouissent de la liberté de culte, à condition de payer un impôt communautaire. Phénomène social bien connu, un certain nombre de chrétiens se convertissent à l'islam pour échapper à l'impôt tandis que ceux qui assument ce paiement font nécessairement partie des classes plus favorisées. Une sorte de sélection par l'argent qui a une répercussion sociale : davantage d'accès à l'éducation, professions dites « de qualité », bijouterie, commerce de l'or, métiers d'argent. Ainsi des chrétiens sont régulièrement sollicités pour occuper des postes de gestion dans la haute administration.

Sous les mamelouks puis l'Empire ottoman, le statut des chrétiens demeure inchangé. Avec une démographie qui baisse doucement au fur et à mesure de la croissance de la communauté musulmane. À partir de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, une autre christianisation apparaît, celle des empires conquérants. Arrivée de quelques anglicans dans les valises des Britanniques à partir de l'Égypte. L'Église latine quant à elle n'est pas encore présente : Napoléon a abandonné le Proche-Orient aux Anglais qui cherchent à payer la route des Indes. La Bande de Gaza reste globalement peu peuplée et, pour autant que l'on sache, sur une population de 300 000 habitants, sont comptabilisés 700 chrétiens orthodoxes grecs, cinquante latins et cent juifs à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Les quelques anglicans étant liés à une implantation hospitalière et éducative. Lors de la première guerre mondiale, si la Bande de Gaza est le siège d'un affrontement hautement meurtrier entre les troupes anglaises et les Ottomans, avec 10 000 morts de chaque côté lors de la bataille de Gaza en 1917, les chrétiens ne souffrent pas particulièrement, l'évacuation de la ville de Gaza ayant été possible avant l'assaut final des Britanniques. Et entre les deux guerres la population chrétienne de Gaza continue sa petite vie bourgeoise : fonctionnaires, propriétaires terriens, journalistes, avec en particulier le correspondant local du journal *Filastin* qui paraîtra en continu jusqu'en 1939 et en trois langues, arabe anglais français.

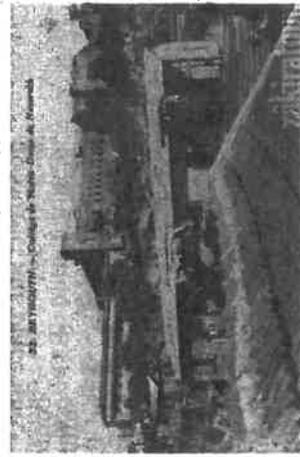
Un témoignage de première importance sur cette époque tranquille est constitué par le récit d'Arlette Khoury, une chrétienne née à Alexandrie et qui passe ses années d'enfance à Gaza, son père y ayant été nommé sous-préfet. Elle décrit la vie tranquille, les réceptions les uns chez les autres et aussi, avec son

### III LES CONGRÉGATIONS FÉMININES FRANÇAISES À L'ŒUVRE EN ORIENT, milieu XIX<sup>e</sup> - début XX<sup>e</sup> siècle (2<sup>ème</sup> partie)

Cette manière de faire, qui prend en compte les premières fois, permet d'identifier le moment, globalement tardif (1880-1900) où les congrégations, en plus grand nombre, s'installent au Proche-Orient. Mais elle ne tient pas compte de l'investissement sur place des premières venues qui a été immédiatement important, phénomène qui a pu jouer un rôle paradoxal pour décourager de nouvelles implantations.

Pour prendre en compte cette autre perspective, je restreindrai mon attention à la Terre Sainte, cœur même de ce Proche-Orient catholique en voie de recomposition. Les trois premières congrégations qui s'y installent sont les Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition en 1848, puis celles de Nazareth en 1855 et de Notre-Dame de Sion en 1856. Le curseur chronologique, on le voit immédiatement, se déplace autour de 1850. Ces trois congrégations, malgré leurs différences, peuvent néanmoins se ramener à deux modèles : dans un cas, Jérusalem est la cible privilégiée ; dans l'autre, seulement une étape décisive.

Commençons par les deux dernières congrégations, proches l'une de l'autre, par leur identique désir de se fixer directement en Terre Sainte, et aussi par les dates de leur arrivée : 1855 pour les Sœurs de Nazareth et 1856 pour celles de Notre-Dame de Sion. C'est le moment aussi, faut-il le rappeler, où l'Œuvre des Écoles d'Orient prend naissance : ce n'est assurément pas une simple coïncidence. C'est, en effet, le nouveau patriarche latin de Jérusalem, Mgr Joseph Valerga qui, en 1855, a rencontré à Lyon la supérieure d'une congrégation récemment fondée (1820),



de taille encore modeste, les Dames de Nazareth. Celle-ci n'est alors implantée qu'à Montmirail et dans la banlieue lyonnaise, à Oullins où elle tient deux pensionnats pour milieux aisés et où elle offre aux jeunes femmes qui souhaitent prendre le voile une perspective contemplative, inspirée de la Sainte Famille de Nazareth. D'un coup, la congrégation se voit proposer par le patriarche latin de Jérusalem la possibilité de passer du modèle à la réalité : la fondatrice accepte la proposition de vivre là où leur nom même les invite à venir, à Nazareth. À partir de la fin de 1855, les religieuses y instruisent les filles, ouvrent un dispensaire pour les malades et

regard d'enfant, toutes les traditions chrétiennes : cérémonies, processions, traditions culinaires à l'occasion des différentes fêtes. Un témoignage précieux avant le choc de la Nakba, plus dévastateur encore que celui des croisades. En 1948 Arlette Khoury fuit définitivement l'enclave, tandis que s'engouffrent dans la Bande de Gaza 200 000 réfugiés dont nombre de chrétiens de la région d'Haïfa, chrétiens orthodoxes mais aussi chrétiens latins. On se réinstalle autour de l'église Saint Porphyre dans le quartier chrétien. Et les années 50 verront la construction de l'église latine de la Sainte-Famille qui reste aujourd'hui la principale église latine de la Bande de Gaza. Une église auxquelles s'adjoignent progressivement les écoles chrétiennes tandis que l'hôpital anglican passe successivement aux mains des baptistes puis à nouveau aux anglicans. Ce sont toutes ces populations contemporaines qui feront l'objet de notre prochain article.

Christophe OBERLIN

#### Pour aller plus loin : Chrétiens de Gaza de Christophe Oberlin Mention spéciale du Prix littéraire de l'Œuvre d'Orient 2018



À l'unanimité, le jury a récompensé un écrit non seulement actuel, mais dans lequel il a reconnu un discours véritable. « Cet ouvrage d'une grande qualité d'étude nous apporte un témoignage touchant sur les chrétiens de Gaza, qui sont d'habitude les grands oubliés de cette région. »

Christophe Oberlin nous prouve dans tout son ouvrage que les mots chrétiens et Gaza ne sont pas incompatibles. De l'époque des Pères du désert jusqu'à aujourd'hui, l'auteur nous fait un rappel historique du rôle essentiel qu'ont eu les chrétiens dans cette région. L'ouvrage est enrichi par le très beau témoignage d'une habitante de Gaza, qui décrit avant la Nakba une vie paisible et tranquille. Un beau témoignage de vivre ensemble. Deux religions mais un seul et même peuple : le peuple Palestinien. Christophe Oberlin est un amoureux de Gaza. Sensible aux douleurs qu'y vivent les Palestiniens, il se rend trois fois par an sur place afin de mettre ses talents de chirurgien au profit de la population. C'est muni de cette expérience qu'il nous fait passer un message plein d'espoir concernant cette terre de souffrances.

L'ouvrage est illustré par de magnifiques photos de Serge Nègre, photographe et spécialiste de la Palestine.

disposent même d'une « ambulance » pour les soins à domicile. Les Sœurs de Nazareth s'implanteront ultérieurement à Haïfa, à Saint-Jean-d'Acre et à Cheffa-Amar. En 1866, elles répondent encore à l'appel de Mgr Valerga, qui leur propose d'ouvrir un pensionnat à Beyrouth, renouant ainsi avec leur pratique initiale. En 1926, revisitant un siècle de leur histoire, les sœurs largement présentes dans d'autres sites ont gardé la nostalgie de leurs fondations palestiniennes, mais elles les voient plutôt comme une parenthèse exceptionnelle.

La congrégation de Notre-Dame de Sion est plus jeune encore que celle de Nazareth, puisqu'elle est créée en 1842. Son fondateur, Théodore Ratisbonne, juif alsacien, lui-même converti puis devenu prêtre, lui assigne une finalité particulière, la conversion des jeunes filles juives. La congrégation est appelée en Palestine en 1855, par le frère de Théodore, Alphonse Ratisbonne, célèbre converti à la suite d'une apparition de la Vierge, à Rome en 1842. Alphonse, après avoir quitté la Compagnie de Jésus, où il était entré au lendemain de sa conversion, vient en 1855 en pèlerin à Jérusalem et s'y fixe pour y demeurer jusqu'à sa mort. En France, la congrégation avait déjà évolué, se décentrant de la conversion des jeunes filles d'origine israélite pour se consacrer plus classiquement à tenir des pensionnats, créneau plus rémunérateur et moins conflictuel. En effet, le régime concordataire français, qui reconnaissait pleinement le culte israélite, ne pouvait pas tolérer un prosélytisme ouvert et systématique. La congrégation s'installe-t-elle à Jérusalem pour faciliter une politique de conversion, qui sera rendue encore plus difficile en Europe après le scandale romain de l'affaire Mortara (1858) ? Il faudrait mieux connaître une histoire qui reste largement à écrire ; il est possible que celle-ci ait découvert sur place une « judéité » plus spirituelle. En tout cas, le

contexte international (la guerre de Crimée) suffit à expliquer l'intérêt immédiat pour la Palestine. Rapidement, les événements dramatiques imposent aux Sœurs de N.-D. de Sion leurs premières fondations : de fait, la congrégation ouvre, après les massacres de 1860, deux orphelinats pour lesquels elles demandent, aussitôt, l'aide financière du gouvernement français. Elles viennent, en tout cas, à Jérusalem au moment même où l'Œuvre des Écoles d'Orient se met

vraiment en place. Celle-ci aidera plus tard les « Dames » de Notre-Dame de Sion à implanter au Proche-Orient l'œuvre principale des pensionnats qu'elles avaient brillamment développée en France et en Europe après 1850.

Il en va tout autrement pour les Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition, qui arrivent en Terre Sainte en 1848. « Nous avons eu le privilège, dira la responsable du groupe, d'être la première communauté de femmes installée à Jérusalem ». Exact. Mais, pour elles, Jérusalem n'est pas le but immédiatement visé, c'est seulement une étape importante dans une expansion méditerranéenne commencée moins de quinze ans plus tôt, avec une première installation à Alger. En effet, cette congrégation singulièrement dynamique a pris naissance en 1832, à Gaillac et, trois ans plus tard, commencé à envoyer des sœurs, à peine formées, dans une Algérie française encore limitée aux territoires côtiers. Émilie de Vialar, la fondatrice, répond immédiatement à l'appel d'un frère officier. Elle y plante des maisons au rythme de la première colonisation, sans chercher, nous dit-on, à faire de prosélytisme. Mais en 1838, la création de l'évêché d'Alger, à la tête duquel est placé un évêque qui veut tout régenter, conduit la fondatrice à rompre, cinq ans plus tard, et à retirer définitivement ses sœurs.

La reconversion, immédiate pour les Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition, s'opère au début des années 1840, si décisives, on l'a déjà dit, pour d'autres familles religieuses. Qu'on en juge pour elles. En 1839, les sœurs sont à Tunis ; en 1842, à Sousse et à Rome, ce qui leur procure l'appui de Grégoire XVI ; et à Larnaka en 1844. Émilie de Vialar, de passage à Lyon en juin 1844, rencontre un missionnaire latin, l'abbé Brunoni,

en poste à Chypre depuis 1830 ; celui-ci est venu dans la capitale française des missions pour chercher l'appui financier et logistique du conseil général de la Propagation de la Foi. La fondatrice répond à l'invite pressante de l'abbé, en promettant de faire rapidement une fondation à Chypre : le 2 décembre 1844, quatre sœurs, parties de Rome, débarquent à Larnaka, où elles sont accueillies en grande pompe par les consuls européens et par la population locale. Dès le début de 1845, comme des dizaines d'autres congrégations le font en France à la même date, dans des centaines de chefs-lieux de cantons, elles y ouvrent une classe pour les filles et un dispensaire pour tous. La fondation se révèle stratégique : Chypre servira de tête de pont pour une implantation plus systématique au Proche-Orient. En 1846, la congrégation, avec deux nouvelles fondations, l'une à Syra, en Grèce, et l'autre à Beyrouth, fait deux pas de plus pour s'installer au Proche-Orient : l'une et l'autre fondation



seront à l'origine d'une pénétration parallèle et dans les Balkans et au cœur même du Proche-Orient. La fondatrice est devenue tellement consciente que le centre de gravité de sa congrégation bascule vers l'Orient qu'en 1847 elle déplace sa maison-mère de Gaillac à Marseille, port d'embarquement habituel des sœurs. À Beyrouth, en 1846, arrivent six religieuses qui s'établissent à Bikfaya, au Mont-Liban, étape ultime avant la fondation de Jérusalem où la congrégation prend pied le 14 août 1848.

Elles y furent bien les premières religieuses. Mais surtout en moins de quinze années, d'Alger à Jérusalem, la jeune congrégation a emprunté un itinéraire sinueux qui ne s'achève pas dans la Ville sainte. À elles seules, les implantations de cette congrégation pionnière, déjà réalisées ou encore à venir, vont à la fois définir le temps d'une conquête du Proche-Orient et dessiner la nouvelle carte des intérêts franco-catholiques de la région. Reste ici encore, enfouie dans des archives fort riches et bien classées, une histoire à écrire. On y découvrirait, sans aucun doute, ce qui a été décisif - incitations spirituelles ou invitations personnelles ? - pour déterminer cette attirance durable vers l'Orient auquel cette congrégation s'est vouée longtemps de manière exclusive. On y trouverait aussi réponse à une question qu'il faut se contenter de poser : ce développement systématique a-t-il été le fruit d'un pragmatisme ouvert ou le résultat d'un projet d'ensemble rapidement révélé ?

Une chose est sûre, le rôle de la fondatrice, Émilie de Vialar, morte en 1856, a été décisif. Reste, pour nous aider à comprendre, à regarder et la chronologie et la géographie des fondations des Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition.

#### **Le temps des fondations en Méditerranée, dans les Balkans et au Proche-Orient proprement dit.**

Entre 1835 et 1899, le bilan est éloquent : cinquante fondations en 60 ans à partir de 1835, quarante-sept en 50 ans, entre 1840 et 1890, en écartant la courte expérience algérienne, soit presque une nouvelle implantation chaque année durant ce demi-siècle de développement ininterrompu. Aucune congrégation, ni d'hommes ni de femmes, et de loin, n'a fait autant au Proche-Orient pendant cette période. En France, pendant ce temps, cette congrégation ouvre seulement des maisons dans les terres de chrétienté pour y recruter les novices nécessaires à son développement ; de par le monde, elle s'implante aussi dans deux régions plus lointaines, l'Australie et la Birmanie, mais, à frais réduits.

Revenons au Proche-Orient : l'échec algérien a conduit cette congrégation française à se déployer systématiquement dans

la Méditerranée orientale, de Tunis à la Mer noire. Aucune congrégation masculine proche n'était présente pour lui ouvrir la voie ; ni le gouvernement français en reconnaissant la nouvelle famille religieuse (1855), ni Rome, en encourageant plus tôt ces développements (1842), ne lui fixèrent apparemment de limites. La chronologie des premières fondations témoigne surtout d'une capacité immédiate à répondre à une demande forte dans les deux décennies 1840-1859. La congrégation s'inscrit pleinement dans la perspective, déjà soulignée plus haut, de l'ouverture européenne dans l'Empire Ottoman, entre crise égyptienne et massacre des maronites. Ainsi, en Palestine, à partir de 1848, elle multiplie les fondations pour répondre aux demandes de Mgr Valerga, sur lequel elle s'appuie sans réserve. La baisse, momentanée, des implantations dans les années 1860 a deux explications : l'une interne, la nécessité de faire une pause après le décès de la fondatrice ; l'autre extérieure, à savoir la crise suscitée par le massacre des chrétiens du Liban. Mais la congrégation reprend son expansion dès les années 1870, malgré la défaite de la France, et encore durant les années 1880. Au moment où d'autres congrégations arrivent, les Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition ne craignent pas la concurrence ; au contraire, elles étoffent et consolident leur réseau. Si l'on regarde comment elles se comportent alors en Palestine, cette période est, pour la congrégation, le temps d'une visibilité accrue, avec de gros pensionnats et aussi des hôpitaux destinés à concurrencer les œuvres similaires, souvent d'origine étrangère.

L'implantation géographique confirme cette précocité des créations et précise le cheminement exact. Tunis en 1840 et Rome en 1842 : on l'a vu, de quoi tirer un trait sur l'échec algérien et repartir sur de nouvelles bases. Entre 1845 et 1849, les sœurs fondent des maisons successivement à Larnaka (Chypre, 1844), à Malte (1845), à Syra (Grèce, 1845), à Beyrouth (1846), à Chio (1848) et à Jérusalem (1848). Au moment où éclate la révolution en Europe,

sont jetées les deux bases de l'implantation au cœur du Proche-Orient, Beyrouth et Jérusalem. Les années 1850 sont l'occasion d'un nouvel élargissement de l'horizon : 1852, deux fondations à La Canée en Crète et à Trébizonde sur la Mer noire ; en 1854, la congrégation est à Tripoli ; en 1855, à Erzeroum en Arménie, en 1856, à Alep en Syrie. On est surpris de ces audaces, voulues ou acceptées par la fondatrice. Après la mort d'Émilie de Vialar,



en 1856, la congrégation souffle un peu, la nouvelle supérieure générale fait le bilan : du coup, l'expansion géographique marque une pause, il faut attendre la fin de la décennie 1860 pour pointer une nouvelle percée géographique avec une fondation en Bulgarie (1866) et une autre au Caire (1867). Après quoi, la congrégation songe surtout à densifier son réseau, non à couvrir de nouveaux territoires. À elle seule, pratiquement, elle a dessiné la carte congréganiste du Proche-Orient chrétien, Mésopotamie mise à part.

Pour y faire quoi ? La question concerne cette congrégation et, au-delà d'elle, toutes les autres, mais elle déborde largement les possibilités que nous avons d'y répondre. Trois verbes pourraient résumer les finalités que les congrégations se donnent : soigner, enseigner, convertir. Mais la question se démultiplie : auprès de qui, et comment ? Les réponses sont apparemment aisées quand il s'agit des congrégations hospitalières spécialisées : le Bon Pasteur s'occupe surtout des prostituées et des filles en difficulté, les Petites Sœurs des pauvres, exclusivement des vieillards. Il en va de même pour les contemplatives, vouées avant tout à la prière, quel que soit le lieu de leur résidence. Mais le modèle que la congrégation de Saint-Joseph de l'Apparition introduit, modèle grâce auquel les sœurs obtiennent un indéfinissable succès, est un modèle mixte. Identifions les premières réalisations des sœurs : à Larnaka (Chypre) en 1845, ouverture conjointe d'une classe pour filles et d'un dispensaire ; à Jérusalem, à partir de 1848, école paroissiale, orphelinat et centre de soins qui deviendra un hôpital ; à Jaffa, l'année suivante, la tâche des cinq sœurs ne varie pas : enseignement, visite des malades, ouverture d'un dispensaire. Au lendemain de la guerre de 1914, le chroniqueur de Saint-Joseph de Lyon pointe comme une évidence cette dualité : « À Césarée, les sœurs médecins - comprendre soignantes - ont fait accepter partout et par tous les sœurs institutrices ».

Donc, soigner pour instruire. Et instruire pour convertir ? En fait, une telle présentation serait simpliste, donc caricaturale. Le dévouement avéré envers la population, sans arrière-pensées, notamment en cas d'épidémies de choléra, encore fréquentes, conquiert des populations démunies. Mais, comme en France avec les mécréants, la conversion demeure un enjeu possible, dans le prolongement direct de l'activité hospitalière, comme en témoigne ce rapport de 1898 des Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition, pour leur hôpital de Saint-Louis de Jérusalem : « Sur plus de cinq cents musulmans morts [...] deux seulement ont refusé le baptême ». Paradoxalement, si l'on met à part les orphelinats, où les possibilités de pression sont fortes à cause de l'absence des familles, la conversion par l'école reste

une possibilité individuelle qui s'opère presque naturellement, comme l'a rappelé récemment, pour une période postérieure, Stella Baruk dans ses mémoires (Naître en français, 2006), mais la conversion collective demeure difficile.

À suivre

**Paris – Saison culturelle**  
**Le patrimoine en Orient à l'honneur à la rentrée**  
 L'Œuvre d'Orient est partenaire de deux expositions: sous le haut patronage de l'UNESCO.

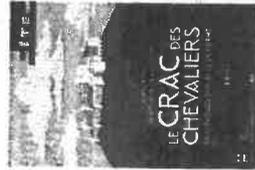
**Exposition Palmyre, Alep, Mossoul, Leptis Magna : cités millénaires**  
 À l'Institut du monde arabe  
 du 10 octobre 2018 au 10 février 2019

Aujourd'hui menacés, endommagés, pillés ou détruits, quatre sites majeurs dont certains classés au patrimoine mondial de l'UNESCO - Palmyre et Alep (Syrie), Mossoul (Irak) et Leptis Magna (Libye) - se dévoilent et renaissent dans une mise en scène immersive spectaculaire.

Grâce aux technologies de numérisation les plus en pointe (projections géantes à 360°, expériences de réalité virtuelle) l'exposition offre aux visiteurs un voyage au cœur des richesses architecturales de ces sites pour les sensibiliser aux enjeux cruciaux de la préservation et de la réhabilitation du patrimoine. 1, rue des Fossés St-Bernard, Place Mohammed V, 75005 Paris [inarabe.org](http://inarabe.org)



© ICONEM / DEPLI / DGAM



**Exposition Le Crac des Chevaliers, chroniques d'un rêve de pierre**  
 Cité de l'architecture & du patrimoine  
 du 14 septembre 2018 au 14 janvier 2019

Cette exposition est consacrée au plus célèbre château de Syrie. Elle invite à découvrir toutes les facettes de ce joyau du patrimoine mondial : son histoire, son architecture et son destin à travers les siècles jusqu'à nos jours.

Palais de Chaillot - 1 place du Trocadéro, 75116 Paris  
[citedelarchitecture.fr](http://citedelarchitecture.fr)

## IV QUELLE PLACE POUR LES CHRÉTIENS DANS LA NOUVELLE SOCIÉTÉ IRAKIENNE ?

Le sujet de cet article m'est demandé par la rédaction de « l'Œuvre d'Orient » me pose un dilemme. C'est une « question qui pose beaucoup de questions » peut-on parler des chrétiens en Irak comme s'ils étaient une seule entité ? La société irakienne est-elle une société homogène ? Le mot « nouvelle société », à quoi fait-il allusion : à l'après DAESH (2016), ou à l'après régime de Saddam Hussein (2003) ?

Je vais donc essayer de poser quelques repères espérant réussir à donner aux lecteurs assez d'éléments pour qu'ils puissent se faire une idée la plus proche de la réalité.

Le moins qu'on puisse dire c'est que les choses sont compliquées, comme partout, mais un peu plus qu'ailleurs, et ce qui rajoute à la complexité c'est le changement rapide qui advient presque à vue d'œil, tous les jours, on le constate ; c'est pourquoi ce texte peut être rapidement obsolète.

L'Irak affronte de multiples défis, venus de l'intérieur de chaque communauté, mais ils peuvent venir aussi de l'extérieur ; c'est le cas de tout le Proche-Orient, qui est en pleine ébullition ou mutation ; les problèmes le secouent depuis des décades, mais surtout depuis le printemps arabe en 2011.

Nous ne pouvons donc pas dire qu'il s'est établi une nouvelle société irakienne après DAESH, les grandes lignes sont les mêmes et elles continuent. Les chrétiens le savent, cette organisation terroriste était le haut de l'iceberg dans la société irakienne et proche orientale. Après la prétendue défaite de cette idéologie - en vérité elle n'est pas finie - les cellules dorment, et rien n'est fait sérieusement pour donner le change et la remplacer. La propagande est une chose et la réalité en est une autre !

Les irakiens ne sont pas tous d'accord sur ce qu'ils doivent affronter, et à qui tenir tête ; ils ont plusieurs fois échappé à une guerre civile (comme c'est le cas en Syrie malheureusement). Les causes de cette situation sont multiples et profondes : trop de tiraillements... car le monde musulman, n'a jamais pu sortir de ses conflits internes, et ce depuis le début, au VII<sup>ème</sup> siècle. Pour nous, qui vivons là, c'est la même situation qui se répète, et la répétition est un trait marquant des sociétés arabo-musulmanes, allant de la prière jusqu'à la vie quotidienne imprégnée de religion, cette dernière notion étant très différente de celle qui est en Occident ou ailleurs. Ici la religion est partout, mais elle est bloquée, non assumée, subie, et surtout conflictuelle. La surenchère n'est jamais dans le sens de l'esprit critique et de la

réforme, mais au contraire elle va toujours plus loin vers plus de fanatisme et de raideur. Et ce qui frappe le plus, c'est l'incapacité des esprits critiques (qui existent bien partout !), mais qui osent à peine se manifester, sauf s'ils vivent à l'étranger. Et pour cela les moyens de communication actuels sont une chance et un espoir pour un possible changement et une sortie de ce labyrinthe.

Justement, en ces jours où j'écris ces lignes, il y a de grandes manifestations qui ont éclaté dans le sud de l'Irak - à Bassora, et surtout à Kerbala et Najaf, les deux villes saintes du chiisme - c'est-à-dire dans une région de l'Irak à majorité chiite, relativement calme depuis 2003. Les jeunes ont bravé tous les interdits, contre ceux qui ont exagéré l'utilisation de la religion, sans parler des fraudes électorales (mai 2018). Les partis chiites ont tout fait pour avoir et garder le pouvoir, et ils l'ont depuis 2003, mais ils ont été incapables de diriger le pays, à tous les niveaux, depuis les choses les plus simples comme les services de l'électricité et de l'eau jusqu'aux conflits, confessionnels avec les sunnites, et nationaux avec les kurdes. Ces derniers, il y a un an, menaçaient de faire sécession avec le reste de l'Irak, par le référendum du 15 Septembre 2017. C'est la menace de guerre qui a calmé le jeu, mais le pays a failli éclater en petites entités (comme la Yougoslavie) : nous sommes passés à côté du gouffre.

Tout le monde reconnaît que les gouvernements successifs n'ont pas pu endiguer le fléau de la corruption, devenu comme une méthode tout à fait impunie... En outre, le déficit économique est désolant pour un pays qui était des plus riches et le reste encore grâce à ses réserves pétrolières. Les chrétiens dans tout cela se posent beaucoup de questions, et la plupart désespèrent et émigrent, espérant trouver une vie meilleure ailleurs, pour eux et pour leurs enfants. Ils savent que le prix à payer est lourd ; c'est un arrachement douloureux dont les conséquences sont inimaginables.

### Mais, il y a une lueur d'espoir

Gouverner au nom de la religion a été dans différentes régions du monde une idéologie et elle a remplacé l'échec du communisme et du nationalisme. Mais, le grand virage a eu lieu en 1979, année où l'Iran chiite (notre grand voisin) est devenu une république islamique. Cela a créé chez les sunnites (82 % du monde musulman) une volonté de revanche (par mimétisme selon R. Girard). Mais, aujourd'hui, après 40 ans, cette tendance s'est essouffée, cela n'a donné que guerres et révoltes, sang et désolations.

Échec donc du nationalisme baathiste, échec de la théocratie à l'iranienne, il ne restait plus à constater que l'horreur de

DAESH, qui a régné trois ans sur 300 000 km<sup>2</sup> et 8 millions de personnes. Depuis un an, les Daeshis ont été expulsés de Mossoul. La situation reste dans le brouillard : aujourd'hui tous les autres partis dominants en Irak, qui se réclamaient de l'Islam, s'inquiètent, ils ne savent plus comment se reconverter. Sur ce point, les chrétiens, et les autres minorités, avec les forces patriotiques, sentent qu'ils ont un rôle à jouer pour reconstruire une société civile, juste, capable de contenir tout le monde, faisant la séparation entre la religion et l'État. Et c'est là notre seule bouée de sauvetage ! c'est pour cela que le discours tenu par S.B. Louis Sako, le patriarche des chaldéens (catholiques), la plus grande communauté chrétienne en Irak, depuis son arrivée en 2013, est un discours important ; il prend toute sa place et a un impact évident. Beaucoup voient dans sa nomination par le Pape François (le 28 juin dernier) comme cardinal, un couronnement de cette tendance urgente et salutaire. La démocratie, qu'était venue avec les chars de l'invasion américaine, doit repartir, toute nouvelle, en tenant compte des souffrances et des expériences du terroir même de l'Irak. Ce ne sera plus une tradition occidentale, mais une nécessité et un appel de tout le peuple, car aucun pays à majorité musulmane n'a encore réussi à faire le pas vers une démocratie qui lui soit propre sans dépendance et suivisme.

### **Une église minoritaire, mais peut-être efficace...**

Le rôle des chrétiens, qui restent et croient dans le salut de l'Irak, passera par le courage et l'efficacité intelligente. Les efforts à déployer pour déceler le danger des « tentations », car DAESH, héritière des méthodes des sectes, est habile à manier le bâton et la carotte, promettant un « Paradis garanti avec 72 vierges Houris » et ce par la violence ! Il faut mettre les jeunes en garde et guérir l'inculture des couches sociales par de nouveaux programmes scolaires, des écoles partout, surtout là où les gens sont entassés dans des villes tristes ; c'est l'urbanisme sauvage et l'exode rural qui touche 80 % des irakiens.

Fi aux batailles secondaires, aux conflits identitaires et communautaires. Il est temps de prendre conscience pour l'avenir. Il faut former un front uni et isoler tout système de haine afin de bâtir une coexistence partout, et que nos différences ne conduisent pas au rejet, mais au respect de la citoyenneté et à une laïcité positive. On pourra alors rêver d'un avenir pour l'Irak. Car, comme disait Saad Salloum (un écrivain spécialiste des minorités en Irak) : « Sans les chrétiens, l'Irak est sans sel ». Il en va donc de la disparition de la diversité qui faisait la belle mosaïque de notre pays.

C'est l'Évangile qui nous interpelle pour affronter et diffuser la culture de l'amour et la liberté, le travail intellectuel, l'ouverture, la tolérance, la fraternité, la coexistence, le respect des droits de l'homme et de la diversité. Ceci ne sera possible qu'en jetant les bases d'une éducation et d'un développement durables à travers des programmes pour une paix et une stabilité de longue haleine. De même que la coopération en vue d'une vraie justice passera par un dialogue courageux, capable de faire face aux crises qui ont touché l'ensemble de la région, et nous ont épuisés. Ainsi se lèvera un État de droit et des institutions au service de l'Homme et du bien commun.

À tous nos frères chrétiens d'Occident et d'ailleurs, je dis :

Il faut aussi nous aider à rester ici en Irak, en tant que chrétiens, à ne pas céder à la tentation de l'émigration, qui n'est jamais une bonne solution mais souvent une fuite. L'émigré continuera à rêver de sa patrie, il trainera des déceptions incommensurables ; il devra déployer des efforts énormes et dépenser son énergie pour s'intégrer dans un nouveau pays, et une nouvelle culture, où il est arrivé meurtri et où il n'a pas de prises, c'est pourquoi il restera un étranger !

Cependant, même si nous restons des « minorités » en Orient, nous sommes chez nous. Souvent, cela a même été bénéfique et nous a poussés à être plus dynamiques et exigeants. Et, avec le peu de liberté que nous avons parfois goûtée, nous avons pu exceller et rayonner, par les premières imprimeries de la région, les premières écoles, les hôpitaux et dispensaires, mais surtout par une autre culture ouverte et aimante. Surtout, nous avons pu jouer les ponts entre les communautés et les peuples étrangers, apprenant leurs langues, traduisant leurs livres, éclairant nos sociétés par la connaissance et la renaissance. Notre patriotisme a toujours su faire barrage à l'échec, au déclin et au pessimisme qu'ont connus d'autres communautés.

Le problème touche surtout ceux qui appartiennent à la majorité écrasante qui traverse la crise la plus grave de son histoire ; on pourrait même la désigner comme la victime d'une dépression collective, paralysante, la rendant incapable de regarder l'avenir. Cette paralysie se manifeste face à la violence dont elle est la principale victime et en paie les conséquences de façon énorme.

Nous nous demandons au début de ces pages quelle place demeure pour les chrétiens dans la nouvelle société irakienne ?

Pratiquement, le plus urgent sera de profiter de l'expérience des autres pays, de leurs expériences pour résoudre nos problèmes, eux qui ont su gérer des sorties de crises. Nous apprendrons -

comme eux - à compter sur nous-mêmes, quitte à se serrer la ceinture pour un temps. Il faudra s'occuper de l'agriculture et de l'industrie, pour ne pas tomber dans l'insouciance actuelle du consumérisme galopant !

Il faudra aussi avoir le courage d'inviter des observateurs internationaux et des conseillers, pour convaincre de la véracité des mesures, pour ne pas reculer et répéter sans cesse les mêmes erreurs. Ces pratiques, avec une volonté de vraie réconciliation, cette reconstruction, devront se situer dans le temps réel et actuel.

Les signes positifs se situent dans l'Espérance que les peuples sont des frères.

Mgr You'sif Thomas MIRKIS o.p.  
Archevêque de Kirkuk et Sulaimanyah, Irak  
Kirkuk, le 18 Juillet 2018



**COLLÈGE DES  
BERNARDINS**

## **Paris - Collège des Bernardins Cours : Les Chrétiens d'Orient,**

Le Collège des Bernardins, en partenariat avec l'Œuvre d'Orient, propose un cycle de deux ans portant sur les chrétiens du Proche-Orient arabe (Liban, Syrie, Jordanie, Terre Sainte, Iraq et Égypte) et leurs Églises, et s'étendant sur quatre semestres.

En 2018-2019 nous présenterons la présence contemporaine des chrétiens dans le Proche-Orient arabe sous l'angle de la théologie et de la spiritualité et de la liturgie. Les cours d'histoire et de géopolitique seront proposés l'année suivante.

**1<sup>er</sup> semestre - Les chrétiens d'Orient : théologie et spiritualité (cours 237)**

**2<sup>e</sup> semestre - Les chrétiens d'Orient : liturgie (cours 277)**

Cours dispensés par Antoine Fleyfel, professeur de théologie et de philosophie à l'Université catholique de Lille, responsable des relations académiques de l'Œuvre d'Orient

- Les lundis de 16h45 à 18h15 (12 séances)
- Début du cours : le 24 septembre
- Informations et inscription : Collège des Bernardins  
20 rue de Poissy 75005 Paris - 01 53 10 74 44 [www.collegedesbernardins.fr](http://www.collegedesbernardins.fr)